

Hommage à Jacques Lévine

J'ignore si Jacques Lévine aurait goûté les hommages que nous lui prodiguons aujourd'hui. Jacques était résolument du côté de la vérité et la vie. Et les hommages – c'est bien connu – ne sont guère qu'hypocrites ou posthumes. De plus, ils figent nécessairement l'homme et la pensée dans une configuration qui les appauvrit l'un et l'autre, interrompant, pour les besoins de la cause, le mouvement qu'ils portent, arrêtant la démarche qu'ils insufflent et n'inscrivant au panthéon des idées que quelques messages tronqués... Mais je suis certain que Jacques aurait aimé voir ici, dans cette salle du Sénat, les nombreux amis qui sont venus pour lui. Car, Jacques fut et demeure aujourd'hui - comme il le restera, j'en suis certain – quelqu'un qui permet et féconde les rencontres de toutes sortes. Aux visages que je vois ici, je mesure à quel point il est au cœur de ramifications multiples, acteur de croisement inédits et chaleureux, activateur de rhizomes, faiseurs de ricochets qui s'entrecroisent et se répercutent à l'infini. Et j'aime bien l'image des ricochets qui appelle celle de l'enfance et nous renvoie au sourire malicieux de Jacques, enfant et adulte à la fois, humoriste et sage, capable d'incarner l'humain à sa source, indéfiniment renouvelée.

J'ai rencontré Jacques pour la dernière fois au colloque de l'AGSAS le 5 octobre 2008. Quoiqu'affaibli, il avait tenu à être là. J'avais proposé une communication sur une thématique assez provocatrice : « La pédagogie ne connaît pas de préalable ». Nous avons eu, ce jour-là, un formidable échange, d'une densité intellectuelle rare.

Auparavant, j'étais allé voir Jacques à l'hôpital. Nous avons parlé longuement. Comme toujours. Je lui avais fait part de mes grandes inquiétudes sur la situation et le débat éducatifs. Je lui avais dit l'importance de faire connaître ses travaux et mon bonheur de pouvoir publier dans la collection que je dirige chez ESF Éditeur les deux derniers ouvrages auxquels il tenait : *L'enfant-philosophe, avenir de l'humanité ?* et *Prévenir les souffrances d'école*. Il aura vu le premier sortir des presses et nous avons publié le second quelques semaines après son décès. Je crois que ces livres constituent un apport essentiel et j'espère que d'autres, émanant de ceux et celles qui poursuivent la réflexion à laquelle il nous a engagé, suivront très vite pour continuer à creuser le sillon...

Ce jour-là, à l'hôpital, notre discussion fut, comme toujours, une fête de la parole. Car Jacques était un « homme de parole(s) », au singulier et au pluriel. C'était un homme infiniment cultivé : on connaît, en particulier, sa passion pour la peinture dont il était un extraordinaire connaisseur et analyste. C'était un homme authentique aussi : nous avons eu des désaccords et des tensions ; il le savait, il ne faisait pas semblant ; nous pouvions en parler. C'était, en réalité, un homme, à la fois, solide et fragile et j'aimais infiniment cette alliance. Il se savait assez fragile pour être solide sans jamais devenir suffisant ou arrogant. Et il était assez solide pour laisser paraître ses fragilités, ses inquiétudes et ses questions, sans perdre pied. Il

savait donner des prises à l'autre et lui donner prise. Il rendait ainsi possible de vraies rencontres.

Impossible, devant le caractère infiniment foisonnant de son travail, de dégager en quelques minutes l'essentiel. Je me contenterais donc de vous dire, bien modestement, en quoi et sur quoi Jacques aujourd'hui me parle le plus. Deux idées avec lesquelles j'avance actuellement et qui m'aident à garder l'espérance sans, pour autant, me nourrir d'illusions.

Une observation et une ligne de force, d'abord : « C'est par la capacité à semer la terreur que toute une catégorie d'enfants est tentée de rechercher sa raison d'être. » Face à cela, Jacques ne se résignait pas : la pensée, expliquait-il, n'a jamais définitivement perdu la bataille contre le corps primaire. « Tout sujet est un sujet accidenté... Mais derrière tout sujet accidenté, il y a un sujet intact. » Certes, « penser » est difficile et exigeant. « Penser » nécessite un véritable accompagnement pédagogique. « Penser » requiert des dispositifs précisément élaborés. Et permettre aux enfants d'accéder à la pensée suppose que les éducateurs eux-mêmes soient soutenus dans leurs efforts. C'est là un véritable continuum auquel Jacques a consacré toute sa vie : observation et prise en charge clinique des êtres les plus accidentés, réflexion sur l'organisation de la classe et la nature des médiations culturelles requises, propositions sur les conditions de la prise de parole de l'enfant et son engagement comme sujet, travail sur la construction du groupe, puis, pour les maîtres, mise en place du « soutien au soutien », avant d'en venir à des propositions globales particulièrement stimulantes sur l'avenir de notre système éducatif. Il a ainsi parcouru dans les deux sens la chaîne qui va du plus singulier au plus collectif. Il a réussi à mettre en cohérence son expérience de clinicien, sa réflexion de psychanalyste et de philosophe, ses engagements pédagogiques, son projet de formation des maîtres et sa vision politique de l'école. Au moment où les savoirs s'atomisent et où les experts d'enferment dans des visions étriquées des hommes et du monde, un tel ensemble de préoccupations et d'actions, ressaisi et unifié par un homme avec une telle générosité, fait sens. Plus, cela « fait œuvre ».

À côté de cela, et parmi bien d'autres analyses, je retiendrai sa description particulièrement éclairante à mes yeux de « l'écoute tripolaire ». « Si je n'écoute que le moi accidenté, je me fais complice du besoin d'apitoiement. Si je n'écoute que la formation réactionnelle dérangeante [la faute, le délit...], je m'instaure, sans plus, punisseur de celui qui trouble l'ordre public. Si je pense naïvement qu'il me suffit de valoriser le moi pour que la partie accidentée disparaisse, je risque beaucoup de déceptions. » Voilà, de toute évidence, une manière particulièrement féconde de sortir des oppositions dans lesquelles nous nous enfermons trop souvent : Il faut, dit Jacques, écouter et entendre « le moi accidenté », être capable de comprendre en quoi un propos ou un acte sont liés à une histoire personnelle et à un réseau complexe de faits : sans cette reconnaissance de l'autre et de sa singularité, aucune chance d'entrer vraiment en relation avec lui... Mais il faut aussi que l'éducateur assume la fonction tutélaire de l'adulte et qu'il incarne sans dérobaie les exigences de la *polis*, de la Cité : sans cette présence assurée, pas de possibilité pour l'enfant ou l'adolescent de poser les pieds sur une terre ferme... Il faut, enfin, repérer ce qui, chez chacun, constitue un point d'appui grâce auquel il peut engager sa volonté et poursuivre un développement autonome : sans cette démarche positive, aucun moyen d'ouvrir de nouvelles perspectives... Trois exigences donc : l'écoute empathique, la rappel de la loi et la valorisation du moi : Jacques parle même, on le

sait, d'un « minimum de reconnaissance du moi ». Et, trois dérives si on sépare ces trois exigences : la compassion enfermante, la sanction aveugle et l'idéalisation naïve. Une véritable éducation, en revanche, si l'on parvient à allier les trois.

Et Jacques invite tout l'éducateur incarner *simultanément* ces trois exigences. Simultanément : le plus difficile est là ! Car, séparément, il n'y a rien de plus simple ; c'est même ce que nous instituons un peu partout : des spécialistes de l'écoute compatissent pendant que des spécialistes de la loi sanctionnent et que des spécialistes de la pédagogie valorisent. Ou alors, selon nos humeurs, nous endossons, à tour de rôle l'habit de l'aumônier-thérapeute, celui du policier-juge et celui du professeur-animateur... C'est la « présence tripolaire » de chaque adulte qui est nécessaire à chaque enfant : une présence qui prend en compte le passé, rappelle les exigences du présent et ouvre des perspectives d'avenir... Aucun sujet ne peut se développer, en effet, sans reconnaissance de ce qui l'a fait être. Mais aucun sujet ne peut se développer, non plus, sans considération pour la situation dans laquelle il se trouve. Aucun sujet, enfin, ne peut exister sans s'appuyer sur ses ressources pour se projeter en avant. « Je n'ignore pas ce que tu as vécu ni ce que tu ressens. Tu ne peux pas négliger les règles de la société qui t'accueille. Nous ne devons pas oublier, ni l'un ni l'autre, que tu dois « faire œuvre de toi-même », comme disait Pestalozzi. Et que c'est à cela que nous sommes assignés ensemble. Ensemble, car il est impossible de « se faire œuvre de soi-même » tout seul. Il faut l'engagement exigeant d'un éducateur qui cesse d'osciller entre le compassionnel lénifiant et l'autoritarisme sécuritaire. L'engagement d'un éducateur qui permette à l'enfant de se reconnaître pour ce qu'il est, de s'intégrer dans un cadre structuré et de se dépasser pour inventer son futur et prendre sa part de l'avenir du monde... Voilà ce à quoi Jacques nous engage. Vaste programme. Immense ambition. Pari insensé, mais – et c'est tout son génie – que Jacques sait allier avec une action sensée.

Et, pour conclure, je voudrais, plutôt que de m'épancher personnellement, vous citer un poème de René Char, poème qui dit bien, me semble-t-il, à quel point, comme Jacques aimait à le répéter, nous devons briser cette « fidélité aux traumatismes » qui est si mortifère... Briser aussi, et il faut le dire malgré tout aujourd'hui, la fidélité au traumatisme de la mort de Jacques. Car, c'est le plus beau cadeau que nous puissions lui faire...

« Redonnez-leur ce qui n'est plus présent en eux,
Ils reverront le grain de la moisson s'enfermer dans l'épi et s'agiter sur l'herbe.
Apprenez-leur, de la chute à l'essor, les douze mois de leur visage,
Ils chériront le vide de leur cœur jusqu'au désir suivant.
Car rien ne fait naufrage ou ne se plait aux cendres ;
Et qui sait voir la terre aboutir à ses fruits,
Point ne l'émeut l'échec quoi qu'il ait tout perdu. » (*Fureur et Mystère*)

Philippe Meirieu